

Recherches sociographiques



Peter DESBARATS, *René Lévesque ou le projet inachevé*

Guy Massicotte

Volume 18, numéro 1, 1977

Transformations du Québec contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055741ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055741ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massicotte, G. (1977). Compte rendu de [Peter DESBARATS, *René Lévesque ou le projet inachevé*]. *Recherches sociographiques*, 18(1), 161–164.
<https://doi.org/10.7202/055741ar>

mettant fin à un quasi-monopole fédéral. . . [a posé] un jalon sur la voie qui pouvait conduire à l'instauration d'une politique d'inspiration nationale » (p. 247).

Le lecteur aura compris que je n'ai pas écrit ces propos dans un état d'esprit impeccablement objectif — qu'est-ce que ça veut dire « objectif » ? — J'ai été engagé dans une assez grande partie des faits que raconte Frégault et d'une façon qui, bien que différente, fut aussi intense. Il le sait. C'est pourquoi je ne puis conclure ce commentaire qu'en faisant mien le vœu ultime de son dernier chapitre : « Il appartient désormais à l'avenir de faire de cet édifice des décombres ou une maison, un monument ou un atelier » (p. 247). Il ajoute : « Ou un souvenir ».

Oui, qu'en ferons-nous ? . . .

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Peter DESBARATS, *René Lévesque ou le projet inachevé*, Montréal, Fides, 1977, 270 p. (Traduction par Robert Guy SCULLY de : *René. A Canadian in Search of a Country*, Toronto, McClelland and Stewart, 1966.)

En vingt-quatre chapitres assez courts, Peter Desbarats nous raconte dans quelles circonstances et à travers quelles péripéties René Lévesque en est venu à assumer un courant de la pensée politique, à contribuer à sa transformation en mouvement politique et à sa structuration en parti politique capable d'assumer l'exercice du pouvoir. Le livre commence dans la confusion idéologique du début des années 60 où les Pelletier, Trudeau, Marchand, Laurendeau et Lévesque cherchent ensemble une voie d'avenir, et raconte, sur le fond de scène de l'affermissement du nationalisme québécois, les choix politiques de Lévesque et de toute sa génération : la grève des réalisateurs de Radio-Canada qui le catapulte dans la vie politique, cheminement exemplaire de combien de Québécois amenés au renouveau politique par la voie des conflits de travail; la « révolution tranquille », notamment la nationalisation de l'électricité, œuvre de Lévesque et symbole par excellence de notre prise en main économique; l'essoufflement ambigu du milieu des années 60, à la fois phénomène de ressac engendré par les réformes et nouvelle affirmation du nationalisme québécois; la rupture avec le parti libéral, inexorablement attaché à la fidélité canadienne; la difficile jonction avec le mouvement indépendantiste marqué au coin du radicalisme et de la violence; et enfin, la fondation du M.S.A., suivie de celle du P.Q., bientôt structuré en instrument de pouvoir, destiné à la promotion de l'État du Québec, et du Québec comme société distincte, contrôlant d'une façon raisonnable son devenir. Le livre se termine à la veille de l'élection de 1976 et reflète bien l'état d'incertitude et d'anxiété des Québécois à la veille de cette élection. Double inquiétude d'ailleurs, quant au choix qui sera fait et quant à ses conséquences.

Au plan du style, le livre conjugue adroitement l'anecdote significative ou amusante, la fresque historique, l'analyse politique ou psychologique, la peinture de mœurs ou la saisie d'un climat particulier. Nous assistons, par exemple, à la visite du lieu d'un attentat felquistes alors que Lévesque, qui ne veut pas être reconnu, reste tranquillement assis dans la voiture de Gérard Pelletier, stationnée devant une boîte aux lettres qui explosera le lendemain; à plusieurs raccourcis d'histoire du Québec, de ses frustrations, de ses tentatives de révolte; aux événements, finement décrits, qui ont conduit à la nationalisation de l'électricité, à l'expulsion de René Lévesque du Parti libéral; à l'adoption des mesures de guerre; à quelques incidents

révélateurs des tensions internes de la société québécoise : l'attitude différente des classes moyennes de Montréal et des gens aisés de Québec face à la nationalisation de l'électricité; ou encore, celle des ruraux et des Montréalais, les cols blancs ou les citoyens de l'Est de Montréal devant la question de l'unilinguisme français, ou révélateurs de la psychologie politique de Lévesque, refusant obstinément de se laisser enfermer par les appareils de parti, ou souhaitant la survie du R.I.N. afin que son parti paraisse plus pur aux yeux de l'opinion. Rien ne sert de multiplier les exemples, le livre de Desbarats fourmille d'évocations plus ou moins télescopées, plus ou moins systématisées. A cet égard, c'est un livre impressionniste, assemblé par touches successives qui ne respectent pas toujours l'ordre chronologique, et dont la logique s'établit en quelque sorte à l'extérieur de lui-même, dans la conscience du lecteur. Ce qui pose le problème du genre dont ce livre est une incarnation, celui du récit journalistique.

Autrement dit, on peut critiquer le livre de Peter Desbarats de deux manières : d'une part, en se faisant le complice de l'auteur, en entrant dans son jeu, qui est en réalité le jeu même de l'histoire qui se fait, et entreprendre avec lui une discussion sur tel ou tel aspect de son interprétation du nationalisme québécois et du rôle joué par René Lévesque dans son affirmation politique; d'autre part, en posant la question même du récit politique, de sa fonction dans une société historique donnée, de sa vérité et de son efficacité.

Il y a toujours un effet de la science sur l'histoire, effet indirect par le rôle que jouent les savants et les appareils scientifiques dans la société, effet direct au niveau des rapports qu'entretiennent entre eux la science et la technologie. Il en est de même lorsque l'objet de la connaissance n'est pas la matière, mais l'histoire elle-même, et que la méthode de cette connaissance n'est que journalistique, c'est-à-dire : témoignage-reportage. Les chercheurs en sciences humaines jouent un rôle de par leur existence même, dans la société, mais aussi, de par les jeux d'influence qui s'opèrent entre la politologie, la sociologie, l'économie et l'action politique, sociale, économique. Sur cette chaîne de réactions, créatrices de notre univers, le récit sert de relais, et dans nos sociétés, le journaliste, plus encore que l'historien, qui se veut de plus en plus du côté de la science, est le personnage qui assume cette fonction de relais.

De la même façon que la technique n'est pas le produit exclusif de la science, mais le produit de toute la culture, marquée plus ou moins selon les conjonctures par la science, le récit, dans l'ordre des institutions humaines, n'est pas le produit exclusif d'une vision scientifique du monde; il est plutôt la transcription de l'image sentie, vécue, à laquelle s'imposent, ou se surimposent, les rationalisations et les systématisations des sciences sociales. À cet égard, le livre de Desbarats est un bon exemple d'un récit qui prend en charge pour ainsi dire l'imaginaire qui flotte dans la tête d'une population, à propos de sa place dans le temps et dans l'espace, pour la fixer dans une représentation cohérente de son état et de son devenir. Le double écueil d'un tel genre est qu'il masque d'une part la vérité de son rapport aux faits, mission de la science, et d'autre part, sa signification, son effet sur l'histoire, mission de la politique.

Le propre de la vérité scientifique est d'explicitier le général qui explique le particulier, de dégager les principes qui interviennent dans le déroulement des faits, qu'ils soient matériels ou sociaux. Qu'est-ce qu'une nation ? Quels sont les facteurs qui incitent les hommes à tel regroupement plutôt qu'à tel autre, facteurs de classes, instruments de la lutte d'une classe contre d'autres, dans un contexte social et culturel précis, facteurs linguistiques, culturels, mentaux, instruments d'affirmation d'un peuple contre un autre dans un contexte socio-économique particulier, facteurs politiques, déroulement implacable et logique d'un système politique en proie à des tensions données ? Le rôle des événements, les rapports entre l'évolution des structures (les manifestations récurrentes du nationalisme au Québec et l'infériorité chronique des Canadiens français eu égard aux critères d'excellence de la civilisation anglo-saxonne), et les éruptions brutales, nouvelles ou imprévues, structurelles, conjonctuelles ou événementielles : l'industrialisation, l'urbanisation, le néo-libéralisme, la décolonisation, le terrorisme, le gaullisme, la guerre, la mort de Duplessis, la visite de De Gaulle. . . Le rôle des

individus, dont la personnalité agit comme le symbole synthétique du corps imaginaire de l'appartenance de groupe, et dont l'action incarne ou modifie le déroulement des phénomènes institutionnels ?

Autant de questions qui saillent de ci; de là dans le texte, dans la mesure où elles sont présentes dans la conscience des protagonistes de la situation qui fait l'objet du récit. Mais qu'il faut poser, expliciter, au nom de la raison. Car il ne faut pas que l'esprit soit dupe de la logique apparente du récit. Cette explication, cependant, n'est pas la fonction du récit. Celui-ci a pour vocation de reconstituer l'unité, la cohérence, d'une représentation signifiante du monde, d'établir et de fonder la conviction d'une vérité acceptable et opérante. Ce qui confère au récit son efficacité, sa propriété active sur l'histoire. C'est à ce point qu'il faut réintégrer le livre de Desbarats pour considérer l'image qu'il nous présente de nous-mêmes et de notre avenir, afin de voir si le carcan des mots dans lequel il emprisonne notre destin, nous convient.

Ce qui fait la force de la thèse de Desbarats, est le fait qu'elle coïncide avec celle d'une bonne partie de l'opinion québécoise, celle qui se retrouve, précisément, en René Lévesque. Elle se déploie d'ailleurs sur deux niveaux qui se conjuguent l'un et l'autre : René Lévesque incarne le Québécois moyen de sa génération; son action a permis au Québec de poser le problème canadien en termes politiques, lequel devrait se résoudre harmonieusement.

Lévesque est issu de la campagne québécoise, mais d'une ville, New-Carlisle, bilingue. C'est un col blanc, rapidement urbanisé, qui ne s'identifie ni à l'élite professionnelle, ni à l'élite bourgeoise. Par cette double série de traits, il est représentatif, sans contredit, d'une bonne partie de l'âme québécoise. Il a découvert le monde au moment de la guerre et de l'après-guerre, grâce à la radio et à la télévision; il a commencé à se passionner pour le Québec dans les conflits de travail des années 50 et au moment du dégel qui accompagne la mort de Duplessis. « C'était la saison des nouveaux départs, dans une société qui était demeurée exceptionnellement immobile et protectrice depuis sa conquête, deux siècles auparavant, par les armées britanniques. » (P. 23.) Voilà un élément bien caractéristique de la pensée de Desbarats, de Lévesque et d'une fraction importante de l'opinion québécoise. L'histoire du Québec recommence sans cesse. La « suite de théoriciens et de leaders politiques nationalistes, au Québec, ne révèle que peu de continuité dans la pensée ou l'action politiques. [...] Chaque nouvelle génération de nationalistes semblait croire que ses prédécesseurs s'étaient illusionnés et trompés, presque autant que ces autres Canadiens français qui avaient collaboré avec leurs compatriotes anglophones. » (P. 106.) Desbarats ne paraît pas inquiet que le mouvement actuel soit une nouvelle manifestation du même phénomène. En 1960, une nouvelle période s'est ouverte, mais cette fois, tout est différent, des solutions originales existent et trouveront le moyen de se réaliser. Il est difficile de réagir contre cet emportement, si véridique en apparence, tellement semblent pertinentes, fortes et raffinées, la pensée et l'action nationalistes des années 70. Cette nouvelle effervescence aura-t-elle plus de durée, plus d'avenir et de constance que les précédentes ? Aurons-nous vraiment une ère nouvelle ou la nouvelle métamorphose d'un espoir factice, condamné à s'évanouir devant l'inaltérable rapport de forces ?

Desbarats, comme la plupart des péquistes d'ailleurs, se fabrique une image plutôt optimiste de l'avenir. L'action de Lévesque réussira. Mais il est possible, et dans le cas de Desbarats, certain, que cet optimisme repose sur une dangereuse équivoque. Celle-ci transparaît avec force dans le changement de titre que l'on a fait subir à l'ouvrage. En anglais, *René* (l'emploi du prénom rend le personnage plus inoffensif sans doute) est un Canadien en quête d'un pays, qui peut être le Canada aussi bien que le Québec. En français, *le projet inachevé*, est plutôt celui du nationalisme séculaire des francophones de la vallée du Saint-Laurent. L'équivoque transparaît également dans l'explication que fournit Desbarats de la coupure entre pro-Québécois et pro-Canadiens. « L'ambition personnelle, l'amitié et le tempérament de chacun pouvaient jouer un rôle décisif. Les décisions finales semblaient souvent reposer sur des éléments psychologiques plutôt que politiques. » (P. 158.) Certes, Desbarats n'ignore pas que

l'indépendantisme traduit la volonté de la classe moyenne québécoise de s'emparer du contrôle des institutions politiques et économiques qui affectent son développement, ni que Lévesque comme beaucoup de ses compatriotes, considère l'Indépendance comme le seul aboutissement valable de l'histoire du Québec, mais il minimise, comme Lévesque lui-même sans doute, les raisons qui fondent et justifient la pérennité de la structure canadienne, et sa profonde incompatibilité avec l'épanouissement politique des Québécois. Desbarats va jusqu'à considérer l'action de Lévesque comme bénéfique pour le Canada. . . « La question de l'Indépendance se coulait dans les canaux de la politique conventionnelle et aboutirait à une décision. » (P. 185.)

À cet égard, l'appendice est sans doute l'élément le plus significatif de l'ouvrage. Il s'agit de la peinture idyllique d'une association Canada-Québec, vécue par les États-Unis, où les anglophones du Québec s'assimilent paisiblement. Cette fresque est le résultat d'une entrevue que Lévesque donna en 1969 sur la situation du Québec en 1977 ! Desbarats ne paraît pas préoccupé par la naïveté de ce scénario à l'eau de rose, non plus d'ailleurs, par le fait que son journal ait, lors de son enregistrement, refusé de la publier. . .

À vrai dire, il n'y a pas de victoire sans confiance, ni réalisme. L'utopie de Trudeau est tellement déphasée que celle de Lévesque paraît réaliste. Il faut se méfier, cependant, du récit d'une histoire qui semble promettre une histoire sans embûches.

Guy MASSICOTTE

Université du Québec à Rimouski.

Vera MURRAY, *Le Parti québécois : de la fondation à la prise du pouvoir*, Montréal, Hurtubise HMH, 1976, 241 p. (« Cahiers du Québec ».)

Vera Murray a fait partie de l'équipe de Léon Dion qui a travaillé pendant quelques années sur les cultures politiques du Québec. Elle s'est intéressée aux créditistes et au Parti québécois. Ce livre, paru à la fin de 1976, est la reprise d'un rapport de recherche sur la culture politique du Parti québécois.

Aussi, il n'est pas étonnant que la plus longue partie de l'ouvrage porte sur le programme du Parti québécois. Ce programme est présenté et analysé en suivant la distinction habituelle entre l'économique, le politique, le social et le culturel. Certaines évolutions sont dégagées. Ainsi il est montré que les premières versions du programme acceptaient davantage le système capitaliste que les versions subséquentes, sans doute influencées par la critique anti-capitaliste qui s'est accentuée au cours des années 70. L'étude du programme, quand on la lit aujourd'hui que le Parti québécois forme le gouvernement, manifeste des ambitions démesurées. On veut tout faire, même ce qui est contradictoire, ce que Vera Murray ne manque pas de signaler.

Les trois autres parties de l'ouvrage, consacrées aux structures du parti, à ses stratégies et au leadership de René Lévesque, sont plus courtes et moins originales. On sent que l'effort principal de l'auteur a porté sur le programme. Vera Murray tente bien de montrer, dans ces trois parties comme dans la précédente, que le débat s'est fait entre les technocrates, les organisateurs et les participationnistes, mais cette catégorisation, utilisée à l'intérieur du parti ainsi que par des observateurs extérieurs, n'est pas poussée très loin. L'analyse demeure superficielle, même si elle a le mérite de rappeler les affrontements significatifs qu'il faudrait étudier plus attentivement.